

Classe de terminale
Voie générale
Enseignement de spécialité Littérature et langues et culture de l'Antiquité
Programme limitatif de littérature et langues et cultures de l'Antiquité en grec

***La Servante écarlate* de Margaret Atwood**

Entretien de David BAUDUIN et Christine DARNAULT, inspecteurs généraux, avec **Thierry GOATER, Inspecteur général de l'éducation nationale, précédemment maître de conférences en langue et littérature anglaises et anglo-saxonnes à l'université Rennes 2**

Lien avec le programme¹

En grec, pour les années scolaires 2024-2025 et 2025-2026, les œuvres retenues sont les suivantes :

Aristophane, *L'Assemblée des femmes*, texte établi par Victor Coulon et Jean Irigoien, traduit par Hilaire Van Daele, Paris, Les Belles Lettres, collection des universités de France, série grecque, volume n° 55, 1983 ;

Margaret Atwood, *La Servante écarlate*, traduit de l'anglais par Michèle Albaret-Maatsch, Paris, Robert Laffont, collection « Pavillons Poche », 2021.

La confrontation de ces deux œuvres s'inscrit dans le cadre de l'objet d'étude « L'homme, le monde, le destin » et du sous-ensemble « Le "grand théâtre du monde" : vérité et illusion ». Toutes deux, comme en réponse à la question posée par Margaret Atwood (dans sa postface à *La Servante écarlate* : « Les histoires à propos du futur partent toujours d'une question du type "Que se passerait-il si... ?" », et *La Servante écarlate* en a plusieurs »), jouent d'un décalage délibéré et explicite avec le réel, et questionnent, dans un jeu de miroir inversé – entre la satire burlesque recourant fréquemment à l'obscénité et la dystopie glaçante –, des systèmes établis et écrasants. (Note de service du 19 février 2024)

Il s'agit ici de se tourner vers l'œuvre contemporaine proposée en confrontation avec *L'Assemblée des femmes* de Aristophane, *La Servante écarlate* de Margaret Atwood, à travers un entretien mené avec monsieur Thierry GOATER, Inspecteur général de l'éducation nationale, précédemment maître de conférences en langue et littérature anglaises et anglo-saxonnes à l'université Rennes 2.

Rappelons par ailleurs que *L'Assemblée des femmes* d'Aristophane a été au cœur des *Rendez-vous de l'Antiquité* de Lyon 2024 dont les ressources sont disponibles en ligne.

Quels souvenirs gardez-vous de l'étude de *La Servante écarlate* avec des étudiants ? Comment cette œuvre était-elle reçue par vos étudiants ? Quels principes ont présidé à l'étude que vous leur proposiez (vigilance, délicatesse, ...) ?

Je garde en effet un très bon souvenir de l'étude de cette œuvre, en version originale puisqu'il s'agissait d'un cours de littérature s'adressant à des étudiants inscrits en 1^{ère} année de licence d'anglais, cours que j'ai assuré de 2015 à 2017. Même si mes étudiants n'avaient pas tous beaucoup d'appétence pour la littérature et même si le roman n'avait pas encore été adapté en série, la plupart d'entre eux ont apprécié la lecture et l'étude de *La Servante écarlate* et ce pour plusieurs raisons. Tout d'abord, le roman est une dystopie, genre très populaire

¹ <https://www.education.gouv.fr/bo/2024/Hebdo11/MENE2404047N>

auprès des jeunes. Ensuite, il traite de sujets éminemment contemporains qui les concernent voire les préoccupent au premier chef : la fragilité de la liberté, la place réservée aux minorités et notamment aux femmes dans un monde où les pouvoirs autoritaires ou théocratiques progressent mais aussi les menaces environnementales. Enfin, au-delà, je crois que ces étudiants ont été profondément touchés et captivés par la force de l'œuvre, par la puissance de son écriture et de son dispositif narratif qui, dès les premières pages, tient le lecteur en haleine à travers un suspense haletant.

Plusieurs principes ont présidé à l'étude que je proposais aux étudiants. Mon premier souci d'enseignant ou d'enseignant-chercheur a toujours été de développer, que ce soit au niveau de la licence ou au-delà, leur plaisir de lire. Cela suppose, selon moi, de ne pas commencer l'étude d'un texte ou d'une œuvre par une approche trop technique mais de proposer un parcours allant d'une « lecture littéraire », sensible, s'appuyant sur le ressenti vers une « lecture analytique », et de maintenir cette approche tout au long de la lecture de l'œuvre. Cela me semble particulièrement important quand on s'adresse à de jeunes étudiants et *a fortiori* à des élèves.

L'étude de *La Servante écarlate* avec ce public impose par ailleurs quelques points de vigilance. Le premier a trait à la violence et à la question du corps et de la sexualité, inscrites au cœur du récit, en particulier dès que l'on fait appel à une participation orale des étudiants ou, à plus forte raison, des élèves. S'il n'est pas question de censurer le texte en éludant certains épisodes ou certains aspects, il ne paraît pas nécessairement opportun de proposer en commentaire à l'écrit, et encore moins à l'oral, des passages qui pourraient heurter ou embarrasser fortement. Ainsi il n'est sans doute pas judicieux d'amener des élèves à étudier avec force détails les passages extrêmement violents évoquant les exécutions. De la même manière, il n'est guère utile d'analyser avec précision les Cérémonies de fécondation. Le seul fait de mentionner ces épisodes et d'en tirer quelques éléments d'analyse suffit. Et puis il faut aussi mentionner la plus grande difficulté que peuvent avoir de jeunes hommes à évoquer le corps féminin dont il est souvent question dans le roman. Pour le dire autrement, l'étude de cette œuvre requiert, de la part de l'enseignant, du tact ou de la délicatesse, une prise en compte de la sensibilité des élèves ou de jeunes étudiants en ne leur imposant jamais une expression qui les mette en difficulté. Encore une fois, il ne s'agit pas de tronquer ou d'édulcorer le roman mais de sélectionner convenablement les passages étudiés de manière plus fouillée.

La question religieuse, très présente dans l'œuvre, constitue un second point de vigilance. Il peut éventuellement s'avérer délicat de la traiter dans certaines classes. L'enseignant doit veiller à bien faire comprendre que le roman ne met nullement en cause les religions en tant que telles ni le droit absolu de pratiquer telle ou telle religion mais l'usage qui en est fait et les atrocités qui sont commises en leur nom dans un régime théocratique et totalitaire qui nie la liberté de conscience des individus.

Cette œuvre qui saisit encore aujourd'hui par sa puissance et son actualité, a été écrite par Margaret Atwood dans un contexte tout particulier ...

Évoquons tout d'abord le contexte de création, si vous le voulez bien. Margaret Atwood a écrit et publié le roman dans les années 1980, dans un contexte historique nord-américain et mondial bien spécifique qu'il est important de rappeler. N'oublions pas que la dictature soviétique représentait encore une menace à l'époque et que la Révolution islamique de 1979 en Iran avait conduit à la théocratie des mollahs. Pour écrire son roman, Margaret Atwood s'est également inspirée des événements de la dictature en Argentine avec ses nombreux enlèvements, de l'assassinat de nombreux dissidents aux Philippines sous le Président Marcos ou encore de l'obsession nataliste du dictateur communiste roumain Ceausescu. Mais l'histoire américaine constitue la principale source d'inspiration de la romancière. Aux États-Unis, Ronald Reagan, membre conservateur du Parti républicain, a effectué deux mandats de président de 1981 à 1989. La rédaction du roman d'Atwood débute en 1981 et sa publication a lieu en 1985, soit au cœur des années Reagan, marquées par la montée en puissance de groupes fondamentalistes ultra-conservateurs appartenant à ce que l'on a appelé le mouvement de la Nouvelle Droite américaine, qui prônait le racisme, la défense de la religion et de la famille traditionnelle, l'antiféminisme, la lutte contre l'avortement et l'homosexualité. Ces groupes fondamentalistes ont cherché à influencer la législation sur tout ce qui touchait aux politiques familiales ou aux mœurs sous les présidences de Ronald Reagan ou de George Bush père.

N'oublions pas non plus que la Nouvelle Droite trouvait son inspiration dans un héritage puritain très puissant dans le pays. Les Puritains sont en grande partie à l'origine de la civilisation états-unienne. Arrivés sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre (Nord-Est des États-Unis actuels) au XVII^e siècle, ils aspiraient à une forme de société utopique mais mirent en place un système foncièrement théocratique et patriarcal, rigoriste et oppressif. *La Servante écarlate* de la romancière canadienne puise dans ces racines du Puritanisme et s'inscrit dans la continuité d'œuvres américaines comme *La Lettre écarlate* (1850) de Nathaniel Hawthorne bien sûr ou encore *Les Sorcières de Salem* (1953) de Arthur Miller, un roman et une pièce de théâtre qui évoquent l'idéologie puritaine à travers l'histoire d'une femme adultère ou d'une chasse aux sorcières.

Trouve-t-on des traces, explicites ou implicites, du contexte historique dans le récit ?

On trouve effectivement tout d'abord des références explicites au Puritanisme américain, en marge du roman, dans le paratexte, dans les deux dédicaces, Merry Webster et Perry Miller. La première a été pendue durant la chasse aux sorcières dans le Connecticut en 1683, dans un contexte de puritanisme dirigé contre les femmes. Ayant survécu à la pendaison, elle fut libérée. Le second, qui dirigeait les Études américaines à l'Université Harvard et fut un des professeurs de Margaret Atwood, travaillait sur l'histoire du Puritanisme en Nouvelle-Angleterre. Mais on trouve aussi une référence explicite au contexte historique dans le récit lui-même. En effet, l'histoire se déroule à Cambridge dans le Massachusetts, la ville où se trouve l'Université Harvard, dont on a une version parodique et macabre dans le roman, et la ville qui constitue le berceau du Puritanisme américain.

On trouve par ailleurs des traces plus implicites du contexte historique dans le roman. Par exemple, au chapitre 14, il est fait allusion à un « prédicateur » ressemblant à un « homme d'affaires ». Il s'agit ici d'une allusion au Révérend Jerry Falwell qui dirigeait la Moral Majority, un mouvement de la Nouvelle Droite, et avait construit un empire avec une Église, une Académie composée d'écoles, de lycées et d'une université, avec une télévision et une radio. On peut aussi établir un parallèle entre Serena Joy, la femme du Commandant, et la femme du télévangéliste Jim Bakker ou Beverly La Haye, femme d'un prédicateur fondamentaliste qui avait fondé une association de femmes ultra-conservatrices pour faire contrepoids à une association féministe. Ces personnages, comme les très nombreuses références bibliques dans le roman, ont une dimension satirique évidente. En fait, l'œuvre dans son ensemble constitue une satire de l'histoire puritaine américaine et Margaret Atwood n'est pas loin de suggérer que, si la nation américaine s'est construite sur une aspiration à bâtir une utopie religieuse dans le Nouveau Monde, elle y a échoué et possède toujours en elle les germes d'une possible dystopie. Au-delà, *La Servante écarlate* est une satire des pouvoirs totalitaires qui ont traversé l'histoire et que j'ai mentionnés.

Mais une des grandes forces du récit d'Atwood tient à son caractère intemporel. L'autrice décrit le plus souvent son roman comme une « fiction spéculative ». Il se présente en tout cas comme une science-fiction dystopique. Le récit dépeint un monde imaginaire sur le point de se réaliser et constitue ainsi un miroir pour le monde présent de l'écrivaine comme du lecteur et un avertissement contre tous les totalitarismes et fondamentalismes religieux à venir. *La Servante écarlate* demeure à cet égard d'une brûlante actualité et l'œuvre a conservé toute la puissance qu'elle avait lors de sa publication en 1985. Si les années Clinton ont représenté une sorte de parenthèse, elle fut de courte durée et l'on retrouve depuis plusieurs années, au sein de la société américaine et jusqu'au sein du Parti républicain, une nouvelle montée en puissance des mouvements ultra-conservateurs et fondamentalistes défendant un retour à des valeurs religieuses strictes, à l'ordre moral et opposés aux minorités, aux droits des femmes, notamment le droit à l'avortement. Ces mouvements ont remporté une importante victoire politique lorsque, le 24 juin 2022, la Cour suprême des États-Unis, composée en partie de juges ultra-conservateurs nommés par le Président Trump, a annulé l'arrêt *Roe v. Wade* et ainsi ouvert la voie à la possibilité pour les différents États de restreindre le droit à l'avortement voire de l'interdire. La question de l'avortement est d'ores et déjà au cœur de la campagne présidentielle américaine qui se déroule actuellement. Ailleurs dans le monde, les signes d'oppression des femmes, de réduction de leurs droits, sont nombreux dans des démocraties « illibérales » qui se multiplient et, *a fortiori*, dans des régimes autoritaires et théocratiques, que ce soit dans l'Iran des mollahs et, plus encore, dans l'organisation État islamique ou dans l'Afghanistan sous le joug des talibans. Publié il y a près de 40 ans, le roman jette une lumière crue et effrayante sur l'Amérique et le monde d'aujourd'hui.

Pistes d'étude pour une confrontation avec *L'Assemblée des femmes* d'Aristophane

La pièce d'Aristophane, que les élèves étudieront en parallèle de *La Servante écarlate* avec leurs professeurs, est également écrite en lien avec l'actualité contemporaine, celle de 392 avant J.-C. alors qu'Athènes, à peine sortie de la guerre du Péloponnèse, subit le joug de Sparte. Écrasée, la société athénienne connaît un fort désintérêt pour les affaires publiques, ce qui conduit notamment à l'instauration du *μισθός*, compensation journalière accordée aux plus pauvres afin qu'ils participent à la vie politique de l'Assemblée. La pièce se fait également l'écho, sur un mode ironique, du mécontentement des Athéniens envers leurs dirigeants, jugés médiocres et corrompus, et, partant, de la fragilité d'une démocratie qui risque d'être abandonnée et renversée. Comme dans bon nombre de ses comédies, Aristophane ancre son humour dans le contexte politique et social de son époque, qu'il caricature et exagère parfois jusqu'au délire facétieux et irrévérencieux.

Le titre original de l'œuvre, *The Handmaid's Tale*, met en avant la forme singulière du roman, celle d'un récit à la première personne, dont on découvrira *in fine* qu'il est plutôt un enregistrement, suivi de notes prétendument historiques qui mettent à distance ce récit. Quel sens dégager d'une telle composition ? Qu'a voulu nous dire par là Margaret Atwood ?

La forme du roman est en effet on ne peut plus singulière voire déroutante. Le titre original, dont la traduction littérale serait « Le Conte de la servante », met l'accent sur le récit à la première personne, celui de Defred (Offred dans la version originale en anglais), le personnage principal du roman. Le récit se présente donc comme une autobiographie, une lettre ou un journal intime. On découvre par la suite que Defred a enregistré son récit sur cassettes après son évasion de Gilead. Le récit épouse non seulement la forme d'un témoignage à la première personne, il adopte les codes de l'oralité. Ainsi la narratrice / conteuse choisit un style oral et interpelle régulièrement le lecteur, comme dans les contes populaires. Ce dispositif narratif contribue à une plus grande identification du lecteur à la narratrice et à l'authentification du récit.

Simultanément, Defred ne cesse de mettre à distance son propre récit, en s'interrogeant sur son statut d'« histoire » et en l'opposant à la « réalité ». En outre, elle rappelle régulièrement à son auditeur / lecteur qu'elle « reconstruit » les événements après qu'ils ont eu lieu et qu'on ne peut pas totalement lui faire confiance. Elle propose, par exemple, plusieurs versions successives de sa rencontre avec Nick et la « vérité » se transforme en notion quelque peu flottante et dépendante de sa subjectivité et de ses souvenirs. À plusieurs reprises, elle reconnaît que son récit est bel et bien une « reconstruction » au sens propre puisqu'il est établi rétrospectivement et constitué d'un assemblage de souvenirs, de fragments disparates.

On découvre à la toute fin de l'œuvre, dans la section intitulée « Notes historiques », que l'autobiographie a été établie à partir d'enregistrements sur cassettes effectués par Defred après son évasion puisque l'écriture était interdite à Gilead et que Defred n'avait pas de papier à sa disposition. Les « Notes historiques » sont souvent négligées par les lecteurs. Leur statut et leur fonctionnement méritent pourtant une réelle attention. Si les Notes n'appartiennent pas au récit de Defred et donc à l'histoire principale, elles font partie intégrante du roman. Elles sont en quelque sorte un complément à l'histoire. Elles sont censées être une « Transcription partielle des procès-verbaux du douzième colloque d'études gileadiennes, tenu dans le cadre du Congrès de l'Association internationale d'histoire, organisé à l'université de Denay, Nunavit, le 25 juin 2195 ».

Dans cette section, le roman fait faire à son lecteur un bond de plus de 200 ans dans le temps et lui fournit des informations sur Gilead, régime qui a disparu, et sur la manière dont les cassettes de Defred ont été retrouvées et son histoire retranscrite. Le colloque est présidé par une femme, ce qui montre que les femmes ont retrouvé leur autonomie. En revanche, l'intervention du Professeur Pieixoto souligne bien que le sexisme prévaut toujours. En effet, le contexte historique sur lequel le Professeur revient longuement est bien plus centré sur l'identité du Commandant que sur celle de Defred et le récit de cette dernière est présenté comme sujet à caution. Le Professeur tend à effacer l'histoire de Defred de la même manière que le pouvoir de Gilead voulait supprimer l'identité et l'histoire des Servantes, comme si la domination patriarcale devait se répéter éternellement et représenter une menace permanente pour les femmes. À la fin, le lecteur se retrouve pour

ainsi dire avec deux voix et deux versions de l'histoire, le récit subjectif de Defred et l'analyse prétendument objective du Professeur Pieixoto. Doit-on accorder davantage de crédit à un récit individuel ou à un compte rendu historique ? La fin des « Notes historiques » met en lumière les propres difficultés de l'historien confronté au passé, une « grande obscurité [...] remplie d'échos » pour reprendre les termes du texte. Paradoxalement, on pourrait dire que ces « Notes historiques » apportent une caution scientifique à l'existence de Gilead et donc de Defred. Mais elles font partie de ces subterfuges auxquels les romanciers ont souvent recours pour authentifier un récit imaginaire. Elles ne sont, ne l'oublions pas, qu'une autre fiction imaginée par l'écrivaine.

La Servante écarlate n'est définitivement pas une œuvre classique ou traditionnelle. Il s'agit davantage d'une œuvre postmoderne, métafictionnelle, une œuvre qui ne cesse d'attirer l'attention sur son caractère fictionnel. Margaret Atwood a conçu une forme romanesque vertigineuse qui tout à la fois captive et déroute le lecteur, qui, dans un seul et même mouvement, authentifie et dés-authentifie le récit. Au-delà de l'effet produit, la composition de l'œuvre amène le lecteur à s'interroger sur la fragilité des sociétés et des récits qu'elle produits, fussent-ils historiques.

Pistes d'étude pour une confrontation avec *L'Assemblée des femmes* d'Aristophane

Chez Aristophane, on peut constater un balancement similaire, l'écriture combinant un jeu de réel fort avec sa mise à distance simultanée. Un jeu de réel par l'évocation précise des institutions et de leurs modalités de fonctionnement d'une part, par l'utilisation de noms propres qui évoquent des contemporains de l'auteur d'autre part. Et parallèlement un jeu de mise à distance par la mise en scène cocasse de cette prise du pouvoir politique fomentée et réussie par les femmes, parfaitement impossible pour un Athénien contemporain, qui apparaît ici comme une pure réjouissance extravagante de comédie, ainsi que par la mise en scène des conséquences d'une loi votée sur les relations entre (vieilles) femmes et (jeunes) hommes.

***La Servante écarlate* demeure un modèle de récit de femme sur l'oppression subie par des femmes, et parfois infligée par des femmes. Quelles sont les différentes manifestations de cette oppression ?**

La République de Gilead, qui exclut tous ceux qui ne sont pas blancs et protestants, a établi une société extrêmement hiérarchisée, divisée en classes rigides selon le statut et le sexe. Les habitants ont tous un code vestimentaire correspondant à leur classe et à leur fonction. Comme dans *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley (1932), c'est une manière de priver les êtres de leur individualité. Dans cette société théocratique et patriarcale, les femmes sont les premières victimes. Car le roman de Margaret Atwood est, d'abord et avant tout, le récit d'une femme sur l'oppression des femmes, une oppression dont les manifestations sont très nombreuses et qui s'imposent à toute leur personne.

Elles subissent de nombreuses formes de déshumanisation. À l'instar des hommes, elles sont enfermées dans une classe sociale et réduites à une fonction (Épouse, Tante, Servante, Martha, Éconofemme, Jézabel ou Non-Femme) qui se caractérise par leur vêtement ou leur uniforme au sens étymologique, comme dans certains régimes totalitaires. Les Épouses des Commandants portent des robes de couleur bleu, symbole de la Vierge dans l'art chrétien, car elles sont stériles ou trop âgées pour avoir des enfants. Les Tantes, qui « éduquent » et contrôlent les Servantes, appartiennent à une organisation paramilitaire et sont vêtues d'uniformes kakis. Les Servantes, quant à elles, portent une tunique rouge qui couvre l'entièreté de leur corps, des chaussures rouges et des gants rouges et une coiffe blanche pour les empêcher de voir et d'être vues.

Les femmes ne sont considérées qu'en lien avec leur corps biologique, leur capacité ou non à procréer dans un monde où la stérilité est très importante pour de multiples raisons invoquées dans le roman (usage important de la pilule contraceptive, des produits chimiques, radiations nucléaires, etc.). Si elles sont stériles et appartiennent à une classe inférieure, les femmes peuvent occuper la fonction de Tantes ou sinon elles sont déportées dans des colonies de travail de la même manière que les dissidents ou envoyées dans des maisons closes clandestines pour satisfaire les besoins sexuels des officiers et de leurs hôtes étrangers. Fertiles, elles

deviennent au contraire essentielles puisqu'elles conditionnent la survie de la communauté. La couleur rouge de la tenue des Servantes symbolise le sang menstruel car leur principale fonction est d'enfanter.

Les Servantes sont privées de tout, de leur liberté de mouvement, de leurs droits légaux, de leurs racines et liens familiaux, de tout ce qui fait leur identité. On les arrache à leur mari et à leurs enfants et, après avoir été « éduquées » dans un centre, elles sont envoyées dans la maison d'un Commandant. Il y a dans le roman des pages poignantes dans lesquelles la narratrice pense à son mari Luke et à sa fille. Les Servantes sont également privées de leur nom. Toutes reçoivent un nom formé de la préposition « de » marquant une relation d'appartenance et du prénom du Commandant pour lequel elles travaillent et dont elles sont en quelque sorte la propriété. Par exemple, la narratrice, dont on peut éventuellement inférer que le prénom est June à la lecture des prénoms mentionnés à la fin du premier chapitre, devient Defred (la Servante de Fred). Elles sont emprisonnées dans la maison qui les emploie et on leur interdit de lire, d'écrire ou de former des relations d'amitié. Les courses avec une autre Servante et la participation à des manifestations collectives sont les seules sorties autorisées. Encore une fois, la seule véritable fonction des Servantes, leur seule raison d'être est la reproduction. La narratrice utilise des métaphores frappantes à ce sujet : « Nous sommes des utérus bipèdes, c'est tout : des vaisseaux sacrés, des calices ambulants. » Le processus de déshumanisation, de réification est total. La vie des Servantes est exclusivement gouvernée par la biologie et constamment associée aux cycles de la nature, les saisons et la lune. Une fois par mois au moment de l'ovulation, elles sont contraintes à une relation sexuelle très codifiée avec le Commandant en présence de son épouse. La stérilité masculine est taboue dans la République de Gilead et les femmes portent seules la responsabilité de la fertilité. Si après trois postes successifs, elles n'enfantent pas, elles sont déportées dans les colonies de travail.

Les Épouses se trouvent au sommet de la hiérarchie sociale. Elles ne semblent toutefois pas vraiment très heureuses. Elles vivent la sexualité, la grossesse et l'accouchement par procuration et en éprouvent un profond ressentiment. De plus, elles sont, d'une certaine manière, emprisonnées dans leur propre maison et prisonnières d'une idéologie qui les cantonne dans des rôles et des tâches insignifiantes (la supervision de la maison et du jardin, le tricot, les commérages, etc.). Serena Joy, la femme du Commandant, est ainsi décrite comme malheureuse, desséchée et vindicative.

Les femmes elles-mêmes savent par ailleurs être violentes et dures entre elles. Les Épouses méprisent les Servantes. Les Tantes, au nom faussement rassurant et ironique, peuvent se montrer extrêmement cruelles et sadiques dans l'application des lois de Gilead. Les aiguillons pour bétail qu'elles portent traduisent bien leur rôle et ce que représente les Servantes. On voit aussi l'extrême violence dont les femmes sont capables lors de cérémonies de mise à mort.

Dans *La Servante écarlate*, Margaret Atwood ne fait pas de séparation manichéenne entre les hommes et les femmes qui sont tour à tour les victimes et les auteurs de l'oppression violente et systématique dans la République de Gilead. La romancière nous rappelle toutefois avec force que les femmes sont toujours les premières et principales victimes des régimes autoritaires, totalitaires et *a fortiori* théocratiques. Comme nous l'avons vu, les échos sont nombreux dans l'histoire passée et présente.

Pistes d'étude pour une confrontation avec *L'Assemblée des femmes* d'Aristophane

La pièce d'Aristophane ménage un jeu plus ambigu et totalement burlesque sur la condition féminine : certes, les femmes semblent y être à l'honneur à travers la mise en scène de cette prise de pouvoir subversive et de ce que l'on pourrait considérer aujourd'hui comme une véritable sororité militante. Pourtant, l'humour de la pièce repose avant tout, pour un spectateur contemporain de l'écriture, sur l'impossibilité totale d'une telle prise de pouvoir et même sur son incongruité, son caractère vraisemblablement aussi ridicule qu'improbable, propre à faire rougir les hommes de leur molle passivité en tant que citoyens parce qu'elle pourrait mener la cité dans une absurde gabegie.

Comme l'a évoqué Anne de Crémoux lors des Rendez-vous de l'Antiquité de Lyon 2024 consacrés à *L'Assemblée des femmes*, la pièce donne à voir, dans un humour débridé et corrosif, des femmes, « ces hommes pires que les autres », et révèle ainsi le bien précieux dont disposent les Athéniens : la démocratie, qu'ils tendent à négliger.

[Conférence d'Anne de Crémoux, « Les Rendez-vous de l'Antiquité de Lyon », mars 2024 \(1 heure\).](#)

L'une des caractéristiques de cette oppression tient aussi à ce qu'elle se donne en spectacle, dans une pure représentation totalitaire ...

Tout système politique est construit sur un système de représentation, au sens politique *et* théâtral du terme. Pour se maintenir, il a besoin de se donner en spectacle, de recourir à des rituels. Cela est encore plus vrai dans les régimes totalitaires. Le phénomène dépasse la question de l'oppression à mon sens. La République de Gilead dans le roman d'Atwood en constitue une illustration caricaturale.

Comme nous l'avons vu, tous les habitants de Gilead deviennent des personnages, portant des costumes et jouant des rôles prédéfinis dans la tragi-comédie mise en scène par le régime. Leur existence est scandée par des rituels, par des manifestations publiques dont ils sont à tour de rôle les acteurs et les spectateurs. Les relations sexuelles organisées entre Servante et Commandant en présence de leur épouse sont ainsi appelées « cérémonies » comme s'il s'agissait d'un rituel religieux. Les naissances sont elles-mêmes extrêmement ritualisées voire théâtralisées. C'est le cas pour l'accouchement de Janine en présence de la femme du Commandant Warren, de Tante Elizabeth jouant le rôle de sage-femme et d'autres Épouses et d'autres Servantes qui assistent comme spectatrices mais aussi comme membres d'un chœur dans le théâtre antique. Si la scène traduit une forme d'empathie et de communion entre les Servantes, elle prend un tour satirique à travers le regard porté par Defred qui met en parallèle cette euphorie collective, provoquée par le jus de raisin alcoolisé bu par les Servantes pour se donner du courage, et son propre accouchement très intime en présence de son mari Luke et qui souligne le caractère grotesque de la situation pour l'épouse de Warren et pour les Servantes elles-mêmes.

La République de Gilead est devenue une véritable société du spectacle, une société dans laquelle le régime se met en scène et met en scène les grands événements. Le régime organise ainsi des mariages de masse et, à cette occasion, les Servantes sont tenues d'assister à une prière collective qui se transforme en superproduction hollywoodienne. Le nom « Adoravagances » donné à ce rituel, compression de « adoration » et de « extravagances », souligne sa dimension grotesque. C'est en tout cas l'occasion pour le régime de faire sa promotion à travers des bannières telles que : « Dieu est une ressource nationale ». On a ici une allusion satirique au système mis en place par les télévangélistes, à une religion qui s'inscrit pleinement dans le capitalisme américain.

Mais le comique ou le burlesque peut laisser place à l'effroi lors des cérémonies publiques d'exécutions auxquelles les femmes sont également contraintes de participer. La pendaison de deux Servantes et d'une Épouse sans motif précis donne ainsi lieu à un spectacle fanatique orchestré par Tante Lydia. Les Servantes sont incitées à donner leur approbation en venant toucher la corde des pendues. Le paroxysme de l'hystérie collective et de l'horreur est atteint dans un autre « spectacle », au cours duquel des Servantes révoltées sont incitées à mettre en pièces un homme soupçonné à tort de viol. On apprend par la suite qu'il était en réalité membre du mouvement de résistance.

Un système aussi puritain et répressif a par ailleurs besoin d'échappatoires, auxquelles ont en tout cas accès quelques privilégiés. Par exemple, le Commandant enfreint à plus d'un titre les lois en donnant régulièrement rendez-vous à Defred dans son bureau pour jouer au Scrabble, jeu interdit comme tous les jeux de langage, et en lui demandant de l'embrasser. La narratrice éprouve un certain plaisir dans cette expérience, par exemple en plaçant des mots faisant référence à sa situation. Elle se rend également compte de la profonde solitude du Commandant. Au cours d'un autre rendez-vous, le Commandant franchit un pas supplémentaire dans la transgression. Il demande à Defred de se déguiser pour un bal masqué. En réalité, il va la conduire au Jézabel, la maison close d'État où les prostituées sont déguisées en hôtesses de club Playboy portant un costume de lapin, en femmes fatales ou en diablasses afin de répondre aux fantasmes masculins. Les travestissements grotesques dans cet épisode, qui prend une dimension à la fois comique et sombre, mettent en lumière l'hypocrisie et la dimension éminemment théâtrale du régime, son double jeu dans tous les sens du terme.

La République de Gilead, nous le voyons, ne cesse de mettre en scène ses rituels grotesques et sa violence effroyable. Elle s'est transformée en mascarade généralisée, tantôt burlesque tantôt cruelle.

Pistes d'étude pour une confrontation avec *L'Assemblée des femmes* d'Aristophane

La pièce d'Aristophane repose également sur de constants jeux de travestissement, les femmes empruntant aux hommes vêtements, langage et apparence, et les hommes en étant réduits à porter les habits de leurs épouses. La sexualité joue également un rôle essentiel dans la pièce et revêt, chez Aristophane aussi, des enjeux de pouvoir. Néanmoins, le traitement de ces thématiques est profondément différent et relève ici, en contrepoint de l'horreur chez Atwood, d'un burlesque constant.

Comment la narratrice, Defred, s'efforce-t-elle de résister à cette oppression et de s'émanciper ?

Dans *Survival : A Thematic Guide to Canadian Literature*, essai littéraire publié en 1972, Margaret Atwood explique comment toute nation a besoin d'un symbole unificateur. C'est, selon elle, la frontière pour les États-Unis, l'île pour l'Angleterre. Pour le Canada, c'est la survie ou la « *Survivance* » au vieux sens du mot français. *La Servante écarlate* est un récit de résistance, un récit de survie et de survivance, un témoignage ultime d'une personne et d'un monde disparus.

Dans l'univers carcéral de Gilead, Defred s'efforce en premier lieu de résister physiquement, de rester en vie. Elle s'attache à tout ce qui la rattache à la vie dès le début du roman : « Je suis en vie, je vis, je respire. J'offre ma main, ouverte, au soleil. » Le simple fait de respirer et de manger, quelle que soit la nourriture, devient essentiel. Elle fait tout pour ne pas perdre l'appétit et garder des forces pour être enceinte et ainsi échapper à une mort ou à une déportation inéluctable. On ressent cette énergie vitale de l'héroïne tout au long de son récit.

Defred met également tout en œuvre pour survivre psychologiquement dans un monde qui s'attache à briser sa personnalité comme celle de tous les habitants. En continuant à ressentir des émotions pour ses proches et les êtres humains en général, en restant un être sensible, elle préserve l'humanité que le régime voudrait détruire. Gilead veut aussi faire table rase du passé. Defred refuse d'oublier et s'attache à maintenir en vie le passé, en convoquant constamment des souvenirs, joyeux et douloureux, de la vie d'avant, de sa mère, de son mari et de leur petite fille, et en rêvant. Les souvenirs et les rêves la rattachent au passé mais aussi à l'avenir et représentent une forme essentielle de résistance.

La parole constitue en outre pour Defred un acte puissant de résistance psychologique. Si elle ne peut écrire et parler à voix haute, elle parle à voix basse ou se parle intérieurement, notamment dans les rares moments d'intimité dont elle peut profiter dans sa chambre, sa « chambre à soi » pour reprendre les termes du titre du célèbre essai de Virginia Woolf. Elle se raconte une histoire, son histoire, « dans sa tête » selon son expression, espace mental bien plus grand que celui, restreint, de sa chambre. Mais si elle se raconte son histoire à elle-même, elle la raconte aussi à un lecteur/auditeur qu'elle ne cesse d'interpeler tout au long de son récit. Tout comme Robinson Crusoe sur son île déserte dans le roman éponyme de Daniel Defoe, elle raconte sa vie pour ne pas sombrer dans la folie. Raconter une histoire revient à postuler un lecteur ou un auditeur et donc à établir une relation à l'Autre et à proclamer sa propre existence. Au chapitre 41, on peut lire une phrase frappante qui revisite le *cogito ergo sum* cartésien : « Je raconte, donc tu es. » Là où Descartes insiste sur l'importance du sujet autocentré et de la raison, Atwood attire l'attention sur l'importance de la communication entre deux êtres par la narration.

Le régime de Gilead réduit les femmes au silence, il leur nie le droit de penser, de lire et de parler. En racontant son histoire, en enregistrant sa vie présente et ses souvenirs ainsi que ses émotions et ses pensées, Defred résiste avec force. Son récit personnel relate les petites choses de la vie, son quotidien le plus prosaïque autant que les faits sociaux et politiques. En outre, son regard constamment distancié et ironique met en lumière l'hypocrisie et les aspects grotesques du régime et souligne son refus d'adhérer à ses valeurs. Au bout du compte, l'histoire de Defred se révèle pleinement subversive. D'une certaine façon, la « petite » histoire renverse la « grande » histoire, l'Histoire officielle, et lui survit.

Defred résiste par ailleurs à un pouvoir qui soumet le corps des femmes en se réappropriant son propre corps. Elle évoque constamment son corps, les différentes parties de ce corps, les changements qu'il subit au fil des saisons et selon les cycles lunaires, les subterfuges auxquels elle a recours pour conserver la souplesse de sa peau. Ce corps qu'elle appelle son « propre territoire » est un espace de liberté et de désirs. La relation avec le chauffeur Nick, autorisée au départ par l'épouse du Commandant afin qu'elle tombe plus vite enceinte et qu'elle entretient clandestinement par la suite, donne lieu à des passages extrêmement sensuels. La parole et le corps visés par le régime totalitaire deviennent ainsi de redoutables moyens d'émancipation.

La transgression est une autre forme de résistance et Defred accepte de transgresser toutes les règles, de prendre des risques au péril de sa vie, à l'instar de la Servante qui occupait son poste précédemment et qui s'est pendue après que Serena Joy a découvert la relation cachée qu'elle avait avec son époux. Peu de temps après son arrivée chez le Commandant, Defred découvre dans le placard de sa chambre un message laissé par celle qui l'a précédée. Ce message écrit en mauvais latin et qu'elle ne comprend pas dans un premier temps devient malgré tout un mantra qu'elle se répète pour se donner du courage et parce qu'elle se dit qu'elle n'est finalement pas seule. Elle apprend plus tard de la bouche même du Commandant que le message signifie : « Ne laisse pas ces salauds te broyer ».

Ce message était bel et bien un appel à la résistance et constitue par ailleurs un signe de solidarité féminine. Malgré tous les obstacles, les Servantes essaient de se soutenir entre elles, de montrer de l'empathie les unes envers les autres. Certaines entrent en résistance, Defred et celle qui l'a précédée chez le Commandant, nous venons de le voir, mais aussi Deglen qui l'accompagne dans ses sorties et qui s'avère appartenir à Mayday, mouvement de résistance qui contribuera probablement à l'évasion de la narratrice. D'autres femmes comme Moira, qui ne cesse de surgir dans la mémoire de Defred, appartiennent à Mayday. Moira incarne les valeurs humaines et constitue une figure héroïque, un défi à l'oppression et à la tyrannie. Ancienne militante et activiste pour les droits des femmes et des homosexuels, elle a tenté à plusieurs reprises de s'échapper et on la retrouve à la fin du roman comme prostituée ouvertement lesbienne au Jézabel. À plusieurs reprises, Defred se remémore aussi avec émotion l'engagement féministe de sa propre mère, prend conscience de l'importance de sa lutte et des erreurs des femmes de sa génération qui n'ont pas suffisamment pris au sérieux la lutte féministe. Si, dans *La Servante écarlate*, Margaret Atwood nous propose une critique en creux du mouvement féministe tel qu'il a pu se manifester depuis les années 1960 et dont les excès sont ceux que l'on retrouve dans toute idéologie, elle nous invite à en percevoir l'absolue nécessité pour l'émancipation des femmes, qui n'est jamais définitivement acquise. On peut d'ailleurs se demander si, à travers Defred, elle ne nous offre pas une vision du féminisme plus tempérée ou plutôt plus englobante, dépassant les questions de genre et incluant les hommes.

Pistes d'étude pour une confrontation avec *L'Assemblée des femmes* d'Aristophane

Aristophane ne pose pas réellement, de son côté, la question de l'émancipation des femmes qui n'est pas un enjeu pour lui à l'époque de l'écriture de sa pièce. La mise en scène de leur prise de pouvoir est avant tout un prétexte pour tendre un miroir déformant aux hommes qui ont abandonné la vie politique, la vouant ainsi à ce qui est finalement présenté comme la plus ridicule et la plus caricaturée des extrémités. Les femmes, renvoyées à l'expression débridée de besoins sexuels et à la gestion de la nourriture dans la cité, paraissent au final autant discréditées, politiquement, que les hommes.

Dans votre expérience de lecture, d'étude et d'enseignement de cette œuvre, quels sont les aspects qui vous ont le plus marqué ?

Ce qui m'a tout d'abord et principalement marqué c'est la puissance romanesque de l'œuvre, sa capacité à captiver le lecteur, moi-même mais aussi les lecteurs les moins assidus parmi mes étudiants. Dès les premières lignes, on est happé par le récit, par sa puissance évocatrice, par la force de la voix narrative qui vous saisit et ne vous lâche plus. On épouse immédiatement le point de vue de l'héroïne, on ressent ses émotions et on adopte ses pensées. J'ai été frappé de voir comment *La Servante écarlate* pouvait susciter, chez des étudiants lisant très peu, de l'intérêt et même un certain goût pour la lecture et l'analyse littéraire.

Le lecteur plus expérimenté et *a fortiori* l'enseignant et le chercheur ne peuvent qu'être par ailleurs séduits et stimulés par la forme, par la construction de cette œuvre de la postmodernité exhibant son statut d'artefact.

Enfin, bien sûr, un des attraits majeurs de l'œuvre tient au genre dystopique lui-même et en particulier à l'usage qu'en fait la romancière, à sa capacité à nous tendre un miroir vers notre passé plus ou moins lointain, notre présent ou notre avenir proche, à nous mettre en garde contre des dangers qui ne disparaissent jamais totalement, à nous sensibiliser en particulier à la fragilité des démocraties et de la condition des femmes. Sur ce dernier point, on est tenté de rappeler les célèbres mots de Simone de Beauvoir qui s'adresse notamment aux femmes dans *Le Deuxième Sexe* : « Il suffira d'une crise politique, économique et religieuse, pour que les droits des femmes, nos droits, soient remis en question. Votre vie durant, vous devrez rester vigilantes. »

La Servante écarlate est, à mon sens, une œuvre puissante, importante, qui illustre la force sinon le pouvoir de la littérature. La publication du roman de Margaret Atwood fut un choc en 1985 et son succès ne s'est depuis jamais démenti. Son adaptation en série n'a fait qu'accroître sa popularité à travers le monde.

Document de travail